



Mon père est ingénieur

Guédiguian

mystique de Marseille

Mon père est ingénieur de Robert Guédiguian avec Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin, Gérard Meylan, Pascal Roberts, Jacques Bouffet... 1148

Cela fait vingt-cinq ans qu'on les suit, et on se demande, devant *Mon père est ingénieur*, s'il n'est pas la dernière fois qu'on les voit.

Leurs photos sont partout sur les murs. Des photos de famille, à tous les âges. Ce sont les comédiens de Guédiguian, son petit théâtre marseillais, Ascaride, Darroussin, Meylan, Roberts, Bouffet, distribués d'année en année dans des rôles cousins. Mais bientôt leur mentor sortira un film tourné sur d'autres terres (Paris), avec d'autres acteurs (Bouquet) chassant un autre gibier (Mitterrand). Comme si, avant de réaliser *Le Promeneur du Champ-de-Mars*, sur les derniers jours de Mitterrand, Robert Guédiguian avait voulu réunir une dernière fois ses amis pour son film «mar-seillais» sans doute le plus audacieux, le plus casse-gueule. Le plus fort.

chez lui mais qu'il n'avait jamais illustré si explicitement: les hommes sont des santons, son héroïne une sainte, et ils attendent la bonne nouvelle. Avec l'imagerie provençale de fait Marie, Darroussin Joseph, l'âne et le boeuf s'engouellent en réchauffant la parturiente. On ne sait pas trop, alors, où le film va s'égarer, même si ses lumières et ses couleurs sont admirables.

Avec Ariane Ascaride en sainte muette, «Mon père est ingénieur» oscille entre crèche catho et engagement coco. Un film audacieux et casse-gueule.

ment rendues par Renato Berta. Mais brusquement le présent s'incruste, Ascaride quitte Marie pour Natacha, Darroussin, Joseph pour Jérémie, l'âne et le boeuf s'évaporent. Elle a perdu la parole, vit comme un légume, «état de sidération psychique» disent les médecins. Son père, un jour l'a trouvée comme ça, inerte, muette, le regard vide, en grève de l'existence, une femme

qui s'arrête de vivre. Jérémie est revenu la soigner à Marseille car elle fut son premier amour, à 14 ans, en cours de russe, quand il ne savait pas dire «mon père est ingénieur» en langage soviétique, à la grande honte de ses parents communistes. Ils s'aimaient, et tous les ans jouaient au jeu du «on continue? on arrête?», un verre de champagne à la main, pique-niquant sur le port. Au bout de quinze ans elle a dit «on arrête»: il est parti, en *French doctor*, autour du monde, avant de prendre un poste au ministère de la Santé; elle a préféré rester dans la cité pour soigner les gens, plus humblement.

Guédiguian mêle ces récits qui bâtissent une sainteté communiste, étrange syncrétisme où crèche et lutte trouvent leur compte, et les défait dans le même temps, puisque l'engagement ne mène qu'à l'im-passe, que les grandes gueules se brisent, que les santons tombent par terre... Pour ré-enclencher la machine, ré-entendre le mythe, et tenter de sauver la femme qu'il a toujours aimée, l'homme va prendre sa place. C'est la plus belle part du film: il quitte tout

pour s'installer dans son appartement, écouter ses musiques, regarder ses photos, soigner ses malades, amerses copines, militer avec ses camarades, comprendre ses parents. Darroussin est magnifique dans cette peau d'Ascaride, comme s'il prenait son relais, repassait sa vie à l'enlèvement de son magnétoscope à lui. Et Ascaride a rarement été meilleure qu'absent d'elle-même, ainsi débarrassée des milltances. Quand sa mère lave son corps, lorsqu'on lui fait la lecture, qu'on lui donne la becquée, que son homme la fait marcher, la lâche un peu et qu'elle trébuche, alors la sainte et la communiste s'effacent: elle n'est qu'une perte, insondable mélancolie de l'échec et de l'imposture que nous touche.

Troublant. Fuyant ses responsabilités ministérielles, installé dans le HLM de Natacha, Jérémie comprend peu à peu ce qui a cassé son amour. Un homme s'était imposé dans la vie de Natacha, et ce n'était plus lui. Mais un salaud, un raciste, un père qui battait sa propre fille et à même fin par voler sa maîtresse. Natacha l'aimait, et cet homme est al-

nable puis qu'il a été par Gérard Meylan, le Marius de Guédiguian, son héros de western. C'est la beauté troublante de *Mon père est ingénieur*: au cœur des valeurs positives, du militantisme, de la mystique catho-coco, il y a aussi le mal absolu, et cette réplique lancée par Meylan pour expliquer son rejet des autres, des étrangers: «On ne va pas me retirer le fait d'être français, j'en ai que ça...» Natacha s'est brisée d'avoir aimé cette haine qui la hantait, elle qui soignait gratuitement les Arabes de la cité.

On peut nommer cela d'un concept philosophique (la dialectique), qualifier cette déchirure par son genre théâtral (la tragédie) ou encore y diagnostiquer un comportement malsade (la schizophrénie)... Tout cela, Robert Guédiguian le fait avec vérité, sans échappatoire, ouvrant selon une simplicité de plus en plus dépliée, doublée d'un lyrisme de détails authentiques. Son petit théâtre, parvenu à son aboutissement, est désormais d'une nuance, d'une complexité, d'une densité humaine impressionnantes. Du classicisme. ♦

Télérama

Mon père est ingénieur

Une histoire d'amour suspendue, où Guédiguian mêle imagerie religieuse et engagement politique



On ne sait rien, ou si peu, de la famille de Robert Guédiguian, mais ses films, une douzaine, nous ont plus d'une fois parlé de lui, de sa vie, autant que de sa ville (Marseille). Son père, qui n'était peut-être pas ingénieur, lui a semble-t-il transmis le virus communiste. Et si sa mère n'était sans doute pas celle du petit Jésus, ça n'empêche pas le fiston d'être encore travaillé par la figure de la Vierge. Cette double ascendance fait tout le caractère d'une production nourrie des contradictions afférentes.

Là où on attend le délégué de cellule retroussant ses manches pour bricoler des films à la bonne franquette répondra le moine-soldat méticuleux, soucieux de l'Immaculée Conception. Qui ne détesterait pas, qu'un de ces jours, l'un de ses films sauve le monde, en toute modestie bien sûr.

En voyant débarquer sur les quais de Marseille une Ariane Ascaride en Marie près d'accoucher, soutenue par Darroussin en Joseph, on peut se dire : cette Nativité provençale, c'est une blague ? Mais voici le récit proprement dit, où Ariane Ascaride incarne un autre personnage, contemporain cette fois, qui répond au doux prénom russophile de Natacha. Ou plutôt qui ne répond plus : trouvée en état de choc (« *sidération psychique* ») dans son cabinet de pédiatre, elle est revenue chez papa communiste et maman catho (tiens donc). Arrive de Paris le Darroussin moderne, alias Jérémie, haut fonctionnaire au ministère de la Santé.

Ces deux-là se sont aimés. Aujourd'hui, c'est diffé-

rent : comment aimer quelqu'un qui, sans être parti, n'est plus tout à fait là ? C'est la nouvelle mission de Jérémie, qui en a vu d'autres à travers le monde souffrant : s'installer chez Natacha, éviter le présent (cuites, coucher avec la voisine), s'y cogner (ordinaire gris de la cité, chœur muet des ados perchés sur un parapet), faire revenir un passé qui est aussi le sien.

Revoici le temps où Natacha menait la lutte contre les expulsions. Où elle voulait juste sauver le quartier, quand lui prétendait guérir le monde. Les retours à la crèche du début coulent de source. L'allégorie, au bord du ridicule, fait concordance. Elle réunit chacun des protagonistes de l'histoire « réelle ». Ils ont juste changé de nom et passé un costume, sans autre forme de procès. Manière de dire : si l'utopie est perdue, elle n'est pas très loin. Mais Robert Guédiguian ne dit rien.

A entendre ici certaines paroles des personnages contemporains, à voir ce qu'elles empêchent ou déclenchent, il y a de quoi être sidéré. Guédiguian fait sien, et pourquoi pas nôtre, cette position-là, celle d'Ascaride-Natacha dans le film. De là, nul n'est sanctifié, pas même cette forcenée du bien d'autrui qu'était la Natacha d'avant, nul n'est diabolique, pas même ce fils d'immigré italien joué par Meylan, qui n'a plus pour honneur que sa francité. De là, personne n'embrigade ou prêche. Rarement Robert Guédiguian s'est aussi peu interposé entre le spectateur et ses personnages. Caché derrière, il se lâche, se simplifie, se révèle. S'il se mettait devant, on n'y verrait plus rien. Son père, il n'est pas vitrier. **François Gorin**